

ΑΝΑΚΟΙΝΩΣΙΣ ΑΝΤΕΠΙΣΤΕΛΛΟΝΤΟΣ ΜΕΛΟΥΣ

ΑΡΧΑΙΟΛΟΓΙΑ.— **La frise Nord de l'Autel de Pergame (Gigantomachie), par Ch. Picard.**

Tout d'abord, qu'il me soit permis de remercier l'Académie d'Athènes pour l'honneur qu'elle m'a fait en m'élisant à titre de correspondant, il y a peu; en même temps que M. P. Roussel. Ce choix fait ainsi de deux savants français, qui ont eu le grand bonheur de diriger l'un et l'autre notre fondation scientifique en Grèce, la mission archéologique de la rue Didot, n'est pas seulement pour chacun de nous un enviable honneur. La France, attachée à la Grèce par tant de liens, a senti tout le prix de vos aimables votes, et je suis chargé au nom de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de vous exprimer un remerciement que n'est pas seulement le mien.

J'ai pensé que la meilleure façon de vous rendre ma reconnaissance sensible, était de venir collaborer à vos travaux, selon l'usage que nous avons à Paris. Je vous remercie d'avoir bien voulu agréer d'entendre la courte communication que j'avais proposée, sur la frise Nord de l'Autel de Pergame (Gigantomachie).

Si j'ai choisi ce sujet, ce n'est pas parce que nous voici revenus en des temps de mêlée cosmique, fort propres à rappeler le sujet du décor de l'Autel célèbre que les chrétiens nommèrent un jour Trône de Satan. Ce n'est pas non plus parce que, l'hiver dernier, des inondations graves et des séismes ont endeuillé à nouveau le proche-Orient, terre des Titans, de l'Europe à l'Asie.

Je voudrais du moins, à l'occasion de l'interprétation de la frise Nord de l'Autel de Eumène II, élevé à la gloire de vos dieux, Zeus et Athéna Niképhoros, montrer peut-être que tout n'a pas été dit encore, depuis qu'il y a des archéologues et une herméneutique, sur l'interprétation des plus célèbres ouvrages plastiques de la Grèce.

Notre tâche est d'en dégager le véritable caractère, partout et en tous lieux. Il arrive qu'il ait été méconnu, vous l'allez voir.

Les photographies que je vous présente (fig. 1-2) sont extraites de la publication allemande officielle des *Altertümer von Pergamon*, et du volume de H. von Winnefeld, *Alt. v. P. III*²: *Die Friese d. gröss. Altars*, paru en

* CH. PICARD.—Ἡ βορεία ζωφόρος τοῦ βωμοῦ τῆς Περγάμου (γίγαντομαχία).

1910. Depuis lors, à ma connaissance, la question n'a été reprise qu'un fois en Allemagne, dans un article de M. Gottfried von Lücken, paru dans le dernier fascicule de *l'Arch. Jahrbuch*, 54, 1939, p. 97-104.

Les inscriptions reportées nous donnent ici les identifications de dieux auxquelles on s'était arrêté en Allemagne après les travaux si méritoires de Karl Robert, d'Otto Puschtein et de H. von Winnefeld lui-même. J'ajoute immédiatement qu'en 1939, M. G. von Lücken est allé plus loin, et en un sens heureux. Si je ne suis pas tombé d'accord avec lui pour plusieurs de ses exégèses, je reconnais volontiers que le principe de sa recherche m'a paru très acceptable.

M. G. von Lücken et moi, nous entendons d'abord sur le point essentielle: la frise Nord de Pergame n'a pas représenté un assemblage disparate de dieux et d'entités divines parmi lesquels il y aurait eu des étrangers comme le dieu *Engonasin*, et des personnages aussi inattendus que les Dioscures ou les Grées. *La frise Nord tout entière est grecque, de religion et de facture, d'esprit et de forme.*

Mais voyons maintenant comment on peut l'établir: abordons le détail.

C'est, je crois pour ma part, en partant de l'interprétation de la figure centrale — et d'un texte d'Hésiode qui l'explique, mais qui n'a pas encore été utilisé comme il le méritait — que nous apercevrons au juste ce qu'il y avait au Nord de la Gigantomachie pergaménienne.

M. G. von Lücken a eu le premier mérite de dégager une remarque autorisant à reviser l'exégèse de la belle figure centrale, dont je voudrais m'occuper d'abord. Il l'appelle à propos Styx, sans avoir d'ailleurs trouvé la justification vraie de son interprétation. Pourquoi a-t-il pensé, pourquoi faut-il penser à une divinité des *eaux*, comme fut Styx? C'est — et je lui emprunte ici des observations à mon avis décisives — c'est qu'on on peut voir aux deux extrémités de la frise Nord, des preuves. D'un côté le groupe Aphrodite-Éros-Dioné aboutit à Dioné la Dodonéenne, parèdre d'un Zeus *Naios*, et il y a là, au plus près, une inscription nommant pour le premier combattant divin ... ΑΝΩΣ, fin du nom du dieu Achéloos, semble-t-il. Or, à l'extrémité opposée de la frise Nord, nous retrouvons Poseidon et son cortège *marin*. Nous étions donc invités à ne chercher au contraire de tout ce qu'on a fait jusqu'ici, que des dieux *marins*, des eaux douces et des eaux salées, sur toute cette frise.

Ceci vu et pesé, le détail nous donne raison.

Prenons d'abord la belle figure centrale, la déesse brandissant un vase entouré d'un serpent. C'est Styx; et je puis ici ajouter beaucoup aux raisons qu'a trouvées G. von Lücken pour cette exégèse capitale.

D'abord un texte d'Hésiode, révélateur, dont il est surprenant qu'on ait à peine fait mention. G. von Lücken lui-même s'évertue à chercher surtout dans les auteurs de la décadence, Claudien, Dionysios, (auteur d'une *Gigantomachie* cité par Stéphane de Byzance) la preuve que les Fleuves et les Sources auraient participé à la lutte des dieux contre les Géants. Or, que dit Hésiode lui-même en sa Théogonie, vers 383-401 ?

«STYX, fille d'Okéanos, unie à Pallas, enfanta dans son palais ZÉLOS et NIKÉ aux jolies chevilles. Elle mit aussi au monde POUVOIR et FORCE, nobles enfants. Zeus n'a demeure ni séjour dont ils soient absents...

»C'est le fruit de la conduite que tint Styx, l'Océanine immortelle, le jour où l'Olympien qui lance l'éclair appela tous les Immortels sur les hauteurs de l'Olympe, en déclarant que pas un des dieux qui combattraient avec lui les Titans ne se verrait arracher son apanage, mais qu'ils conserveraient chacun le privilège dont ils jouissaient déjà auprès des dieux immortels; et pour ceux que Cronos avait laissés sans privilège ou apanage, il s'engageait, lui, à leur faire obtenir privilège et apanage, ainsi qu'il était juste.

»Or la première arrivée sur l'Olympe, ce fut Styx, l'Immortelle, avec ses enfants, docile aux conseils de son père. Et Zeus pour l'honorer lui donna des dons en surplus; il voulut qu'elle fut le Grand Serment des dieux, et que ses enfants, pour toujours, vissent habiter avec lui».

Voilà donc une attestation formelle de la présence de Styx possible dans la Gigantomachie, et avec un rôle de premier plan, comme l'a précisément obtenu ici la magnifique guerrière qui brandit devant nous le vase aux serpents. On a pensé successivement à Nyx, la Nuit (Puschtein), ou à Déméter (Winnefeld), sans compter les autres exégèses encore moins défendables! Mais il eût fallu se soucier d'abord de rendre compte de la représentation. Je n'admettrai jamais que les Grecs, ces magnifiques artistes, aient mis n'importe quoi, n'importe où, sur leurs frises.

Nous avons ici une déesse parée en prêtresse avec voile de tête, *thy-sanoi*, bijoux, etc. ..., et qui brandit un vase entouré d'un serpent. Cela ne

peu convenir qu'à Styx. Elle était prêtresse, maîtresse et conservatrice du «Grand Serment des Dieux». Hésiode ne le dit-il pas bien? Et cette hydrie qu'elle brandit, entourée d'un serpent, elle seule,—mais non pas Nyx ou Déméter!—la pouvait employer *comme arme*. L'eau du Styx, à la source, s'appelle encore *Drakonera*, «Eau du serpent» et elle est, les poètes latins l'ont répété, *mortifera*, «meurtrière». On conçoit donc que Styx frappe ici avec l'hydrie et le serpent, tandis qu'on ne concevrait guère que Déméter voulût jeter loin d'elle, mortellement, le vase sacré instrument de son culte (Winnefeld s'est donné beaucoup de mal pour substituer l'hydrie à la ciste ou au calathos!): alors qu'elle est une déesse de vie, salvatrice. Pour Nyx, aucune justification possible. Mais n'a-t-on pas été invoquer, d'une façon absurde, un épisode des guerres de Prusias pour justifier le vase au serpent, dans les mains de la prétendue Nuit?

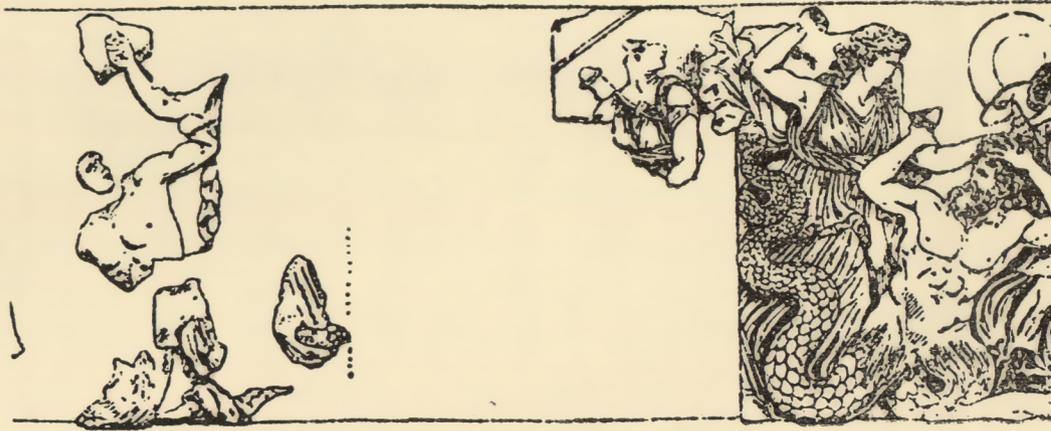
Si Styx est au centre de la frise Nord, nous n'avons qu'à recourir à Hésiode une fois de plus pour nommer ses auxiliaires inermes: il y a un combattant féminin *ailé* et un combattant masculin, à gauche pour le spectateur. La figure ailée est sûrement Niké, fille de Styx, d'autant qu'elle brandit le reste d'une palme; on avait pensé à une Parthénos «à l'épi». Mais la Parthénos que nous connaissons bien à Néapolis-Cavalla p. ex., n'a pas eu d'ailes, ni même d'«épi»; et elle est tout autre! A côté de Niké, entre elle et Styx, le combattant masculin sera Zélos.

De l'autre côté de Styx, là où on a posté tout à fait au hasard des Erinyes, il y a aussi un combattant masculin, au moins, auxiliaire des dieux. Admettons que Pouvoir et Force, Bia et Kratos, opéraient de ce côté: c'est toute la garde d'honneur familiale de Styx.

Messieurs, je ne puis trop insister sur le détail, mais c'est la mauvaise interprétation de Styx en Nyx qui a fait dévier toute l'exégèse de la frise Nord. Ne s'est on pas avisé alors que cette frise assemblait des divinités *astrales*? Ensuite on a voulu les introduire là, à toute force, bien entendu!

Je ne reviens pas sur les excellentes raisons qu'a donné M. G. von Lücken contre le principe même de l'exégèse astrale. Elles sont, certes, recevables. Voyons seulement ici le détail. A causes des divinités astrales, on avait supposé un Dioscure, après Dioné, au lieu même de l'Achéloos nommé par une fin d'inscription (et qui est parfaitement à sa place, près de Dioné la Dodonéenne, comme Dieu-Fleuve de la Grèce du Nord).

Pourquoi les Dioscures de ce côté? Mais à Pergame, ils étaient assi-



milés aux Cabires, qu'on voit figurer ailleurs à l'Autel. On a dit: divinités «astrales»! Ce n'est pas sûr, à la date de la fondation d'Eumène. Et puis comment supposer que les adversaires ici représentés — des *anguipèdes* luttant avec le prétendu Polydeukes et le prétendu Castor — aient pu être les Apharides? Jamais on ne les a imaginés ainsi. Et les Dioscures figurent très rarement dans les Gigantomachies: une seule fois, je pense, sur l'amphore de Milo. On aurait dû aussi regarder l'arme du pseudo-Castor: c'est une hachette saisie à pleines mains (il y engage les doigts), et qui a un bord dentelé. Je ne connais rien de tout à fait analogue. Mais c'est une *arme orientale*, sans doute thraco-phrygienne: Le personnage serait un fleuve d'Asie ou du Nord: Strymon, Caïque ou Méandre peut-être....

Ici nous n'arrivons pas à approcher de la certitude. Mais de l'autre côté du groupe central — celui qui est formé par Styx et ses enfants accourus à la rescousse de l'Olympe — si nous gardons l'idée qu'il s'agit encore d'entités divines en rapport avec la vie des eaux, nous allons pouvoir corriger fructueusement les interprétations en cours et même celle de G. von Lücken.

Vous voyez inscrits les noms des Erinyes et des Gorgones; Puschtein, et à sa suite Collignon en France, avaient parlé aussi des Grées! Mais que trouvons nous, au lieu de ces figures dont il faudrait attendre ici la cano- nique laideur? Les combattantes divines sont une troupe de jeunes femmes charmantes, toutes *εὐπλόκαμοι*, caractérisées par la beauté de leurs chevelures, les unes long-vêtues, les autres en chasseresses, telle que celle dont le buste est seul conservé. Est-ce qu'elles peuvent bien figurer des Gorgones et des Grées? Collignon avait senti la difficulté. Si nous avons raison de penser plutôt à des déesses des eaux — à la présence de ces Océanines ou Néréides, dont les chevelures ont été traditionnellement célébrées par les poètes depuis Hésiode, — comme nous serons mieux à l'aise, et pour conserver *l'unité* classique de la frise, et pour interpréter son détail! Là je ne suis pas d'accord avec M. G. von Lücken; il a pensé qu'entre les «Erinyes» prétendues et les prétendues «Gorgones», il y aurait eu un groupe Alphée-Aréthuse, Aréthuse devant être la figure conservée seulement en buste, et Alphée le personnage combattant l'anguipède. Mais il s'agit sûrement là d'une personnage *féminin*: le costume, les seins, la chevelure ne laissent aucune possibilité d'interprétation autre. Je repousse donc la conjecture, pour ne voir, en tout ce groupe, que des Nymphes des sources,

ou des déesses marines, dont l'anonymat hélas! doit subsister. Ne nous en étonnons pas trop. Les divinités des fleuves ont toujours été les moins reconnaissables d'après leurs attributs.

Pour la figure suivante, tournée vers la gauche du spectateur, *et qu'accompagnait un lion*, je suis sûr du moins que nous pouvons proposer une identification sûre et fort instructive. La présence du fauve en décide. Nous avons devant nous la «Potnia au lion» d'Afrique, la nymphe Cyréné. Elle n'était pas plus tombée dans l'oubli à Pergame qu'elle ne sera négligée à Rome, et vous avez tous en mémoire l'épisode de Virgile, la fable du Pasteur Aristée et des abeilles, où l'invocation: «Mater, Cyrene Mater», rappelait aux Romains du temps d'Auguste que le Pasteur Aristée avait des liens d'origine avec la «Peneia Tempe», cette région Olympe-Ossa-Pélion où les combats de la Gigantomachie s'étaient livrés. Cyréné est ici représentée avec le même symbolisme que dans l'art grec archaïque; l'étude bien connue de Fr. Studniczka avait assemblé ces images. Comment n'a-t-on pas encore reconnu, près de son fauve,—comme la Pucelle de Gand—cette belle guerrière qui défia même l'amour des dieux? Sa présence rapprochée du char marin marque ici l'intention harmonieuse de ce côté Nord de la frise, où l'on n' a vu jusqu'ici que disparates, poussière de dieux astraux juxtaposés comme un pollen d'astres. Au vrai, rien n'est plus *composé* que cette partie prétendue disgraciée de la frise! De l'Achéloos à Cyréné, de la Grèce pélasgique à l'Afrique, c'est tout le monde des eaux helléniques, Nord et Sud, qui s'assemble et combat autour de Styx et des siens.

Nous retrouvons ici ce goût de l'érudition géographique si propre à la science et à l'art de l'époque des Alexandrins, de la Bibliothèque de Pergame.

Concluons. On se serait trompé gravement en déniait à la célèbre frise de Pergame —sur le côté Nord comme ailleurs!—son caractère d'œuvre grecque; esprit religieux, formes plastiques, *tout vient de la Grèce ici*, et les souvenirs d'Hésiode ont bien dicté l'évocation des figures. Il n'y a pas là une «*plebs deorum*» comme le répète encore G. von Lübben, mais la puissante apparition de ces dieux populaires que toutes les Gigantomachies les plus tardives, jusqu'à Claudien, mêlaient à la lutte titanique. On sait combien le folklore de la Grèce antique et moderne accorde à la piété pour les eaux, les sources, les fleuves, la mer. A Pergame même où le Caïque, le Kétios, le Sélinous avait rang sacré — près de lieu où le Xanthos-Scamandre

avait combattu Achille—on n'eut garde d'oublier la force redoutable des torrents et des inondations, que l'homme moderne lui-même n'est pas parvenu à vaincre.

Rappelons en passant les Cosmogonies phéniciennes de Ras-Shamra-Ougarit, où le combat des fleuves contre les génies du monde divin est déjà évoqué au XIV^e siècle.

La présentation des fleuves est ici conçue comme elle l'eût été dans un fronton. Il y a un groupe central, essentiel: les figures de Styx et de ses assesseurs, chaque génie des eaux étant en lutte avec plusieurs géants, humains-hoplites, ou anguipèdes, ailés ou aptères. De chaque côté, une figuration un peu moins essentielle, comme si elle eût dû s'abaisser vers les extrémités des *kerkides*; mais là aussi, l'esprit grec a tenu compte savamment des droits à l'intelligibilité: les figures sont réparties géographiquement, Nord-Sud, de l'Achéloos à Cyréné. Au fronton Ouest du Parthénon, n'y a-t-il pas aussi deux groupes disposés sensiblement du côté attendu: le Céphise et l'Eridan vers le Nord, l'Ilissos et Callirhoé vers le Sud?

Ce n'est pas le seul rapprochement qu'on pourrait faire avec les monuments de l'Acropole; comme avec ceux de Tégée, où la bataille du Caïque avait été montrée par Scopas.

Les visites des Attalides, en Grèce, celle de 201-200, par exemple, et l'appel d'artistes athéniens en Mysie dès le temps d'Attale 1^{er}, avaient porté leurs fruits.

Comment douter de l'ordre grec de la frise pergaménienne?

La bataille s'amorce au bord du soubassement du Bômos qu'elle va encercler. Elle naît dans le règne terrestre: là où vont en troupe Dionysos et les Satyres, là où dominant Hermès et Rhéa. Puis elle s'élève en quelque sorte au lieux du côté Sud, où s'affrontent les fils de Ténèbres et les Génies de la lumière. Dans la clarté la plus *orientale*, triomphent alors et culminent en gloire Zeus et Athéna, maîtres de l'Acropole mysienne comme de la vôtre! Enfin, il semble qu'au versant Nord, l'épopée s'écoule et redescende, en même temps qu'elle prend des aspects pré-helléniques, plus asiatiques. On s'achemine ainsi, avec le cortège des dieux marins, à une fin de conflit élargie à souhait et symbolique: les Olympiens ont vaincu *terra marique*, selon la formule des mementos de victoire et des trophées: ainsi souhaitaient faire eux-mêmes les Attalides!

Reposons nous en ces vues, que l'examen du détail a fortifiées. U. von Willamowitz-Möllendorf a sans doute eu tort d'écrire que l'Autel de Pergame fut «la dernière construction consacrée aux dieux grecs» (*Der Glaube der Hellenen*, II, p. 368). C'est trop oublier les suites même de la Gigantomachie. Nous pouvons du moins assurer que la frise de Mysie est bien une œuvre typiquement et foncièrement grecque, art et religion. Ce Bômos illustre n'accordait rien aux nouveaux dieux, hellénistiques, ni à ceux d'un monde étranger, à plus forte raison: dieux stellaires, allégories iranniennes ou égyptiennes. L'Olympe était resté «chez lui» dans la forteresse du Caïque, où Zeus et Athéna, Hésiode et le classicisme ont gardé le triomphe.

ΠΕΡΙΔΗΨΙΣ

Ὁ κ. Πικὰρ ἀναφερόμενος εἰς τὰς προσφάτους ἐργασίας τὰς σχετικὰς πρὸς τὸ περίφημον ἔργον τῶν γλυπτῶν τῶν Ἀτταλιδῶν, ἀποδεικνύει ὅτι ἀντιθέτως πρὸς ὅσα ὑπεστηρίχθησαν ὑπὸ διαφόρων ἀρχαιολόγων, ὅτι τὰ πρόσωπα τῆς βορείας ζωφόρου εἰκονίσθησαν ἀσχέτως πρὸς ἄλληλα, ταῦτα χαρακτηρίζει πλήρης ἐνότης ἰδιοτήτων καὶ προελεύσεως. Στηριζόμενος εἰς ἐπιγραφὰς καὶ εἰς τὸν Ἡσίοδον ταυτίζει πάντα τὰ πρόσωπα τῆς βορείας ζωφόρου μὲ θεότητας τοῦ ὕγρου στοιχείου, ποταμῶν, θαλασσῶν καὶ πηγῶν καὶ ἀποφαίνεται περὶ τοῦ ἐλληνικοῦ χαρακτήρος αὐτῆς τόσον ἀπόψεως θρησκευτικῆς, ὅσον καὶ ἀπὸ ἀπόψεως ἐκτελέσεως, πνεύματος καὶ μορφῆς.

ΑΝΑΚΟΙΝΩΣΕΙΣ ΜΗ ΜΕΛΩΝ

ΔΟΜΙΣΙΜΑ ΥΛΙΚΑ.—Μέθοδοι καθορισμοῦ τῆς ἀναλογίας τῶν φαινομένων ὄγκων δοθέντων ἀδρανῶν ὑλικῶν ἐν τῇ κατασκευῇ σκυροκονιάματος*, ὑπὸ Κ. Ι. Λιβαδέως.

I. ΕΙΣΑΓΩΓΙΚΑ

Ἴνα μετῆγά τι ἀδρανῶν ὑλικῶν, ἔστω σκύρων καὶ ἄμμου, παρουσιάζη τὰ ἐλάχιστα κενὰ πρέπει νὰ ἔχη καλὴν κοκκομετρικὴν σύνθεσιν.

Ὁ Fuller διετύπωσε τὴν σχέσιν (1) τὴν συνδέουσαν τὰ διερχόμενα ἐκάστοτε ποσοστὰ βάρους p , τελείου μείγματος μεγίστης διαμέτρου κόκκων D , πρὸς τὴν διάμετρον d τῶν ὀπῶν τοῦ κρησάρου δι' ὧν ταῦτα διέρχονται.

$$(1) \quad p = 100 \sqrt{\frac{d}{D}}$$

* Κ. Ι. ΛΙΒΑΔΕΩΣ.—Méthodes de détermination du rapport des volumes apparents de matières inertes données dans la constitution d'un béton.